

De très beaux risques... Les 20 jours du théâtre à risque

Charles Mongeon

Numéro 63, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27977ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mongeon, C. (1992). De très beaux risques... Les 20 jours du théâtre à risque. *Jeu*, (63), 77–81.

De très beaux risques... Les 20 jours du théâtre à risque

Charles
Mongeon

Production du Théâtre de recherche le Contre-Courant : *le Tailleur*. Jane O'Reilly (la vieille fille) et Nicole Champagne (la couturière). Photo : François Bergeron.

Les 20 jours du théâtre à risque, qui se sont déroulés à Québec du 19 novembre au 8 décembre 1991, avaient le lourd défi de présenter du théâtre de création et de recherche accessible et de qualité. Illusoire, ladite accessibilité, en ces temps de récession, où les seuls divertissements qui semblent susciter quelque affluence aux guichets sont ceux du rire ou, soyons de notre époque, de la musique *country*? Autant le dire tout de suite, le risque, la qualité et l'accessibilité ont été le plus souvent au rendez-vous pendant ces vingt jours. Du moins en ce qui a trait aux spectacles que j'ai pu voir¹.

«Le Tailleur»

Texte et mise en scène de Jane O'Reilly. Scénographie et décor : Daniel Baillargeon, Nicole Champagne et Jane O'Reilly ; costumes : les comédiennes, aidées de Maryse Cournoyer et Louise St-Onge; guide à la recherche : Richard Nieoczym. Avec Nicole Champagne et Jane O'Reilly. Production du Contre-Courant, présentée à la Galerie Obscure les 24 et 25 novembre ainsi que les 1^{er}, 2 et 8 décembre.

Il est étonnant de voir comment on peut transformer une salle de spectacle au plafond trop bas et dotée de colonnes encombrantes en studio de tailleur. Les éclairages ont fait presque à eux seuls le spectacle, donnant à chacun des deux personnages (une vieille fille, jouée par Jane O'Reilly, et sa couturière, jouée par Nicole Champagne) une douceur et une autonomie leur permettant d'évoluer dans leurs univers respectifs, qui demeureront par ailleurs parallèles.

1. Deux spectacles, dont il n'est pas question ici, ont fait l'objet d'un article dans *Jeu : le Retour du refoulé* de La Peau des Dents (*Jeu* 62, 1992.1, p. 169-173); et *Perdus dans les coquelicots* de Pigeon International (*Jeu* 61, 1991.4, p. 140-143). La programmation comptait en outre *D'après Prochain Épisode* du Groupe É Skéné et *IMmediaCY* de PoMoCoMo. Des stages et des rencontres complétaient l'événement, ainsi que trois séminaires : «Aquin, un roman adapté au théâtre», donné par Marc Dunlay et Éric Forget; «Signes et théâtre», par Michel Tanner; et «Contaminations théâtrales» francophones, par Émile Lansman. N.d.l.r.



Cette vieille dame démodée qui tourne le dos à la vie se résignera-t-elle à faire peau neuve, «à changer ses oripeaux pour de nouvelles peaux»? À tout le moins se risque-t-elle, d'entrée de jeu, chez la couturière. Celle-ci tarde à livrer la marchandise. Alors s'engage un drôle de corps à corps dans cet atelier de couture, où chacune des femmes se met à nu dans un jeu d'attraction et de répulsion qui, au plus fort de son intensité, produit une inversion des rôles. Le bonheur et la souffrance émanent de ces moments où alternent, sans jamais laisser la tension se relâcher, proximité (intimité) et éloignement (détachement physique et spirituel).

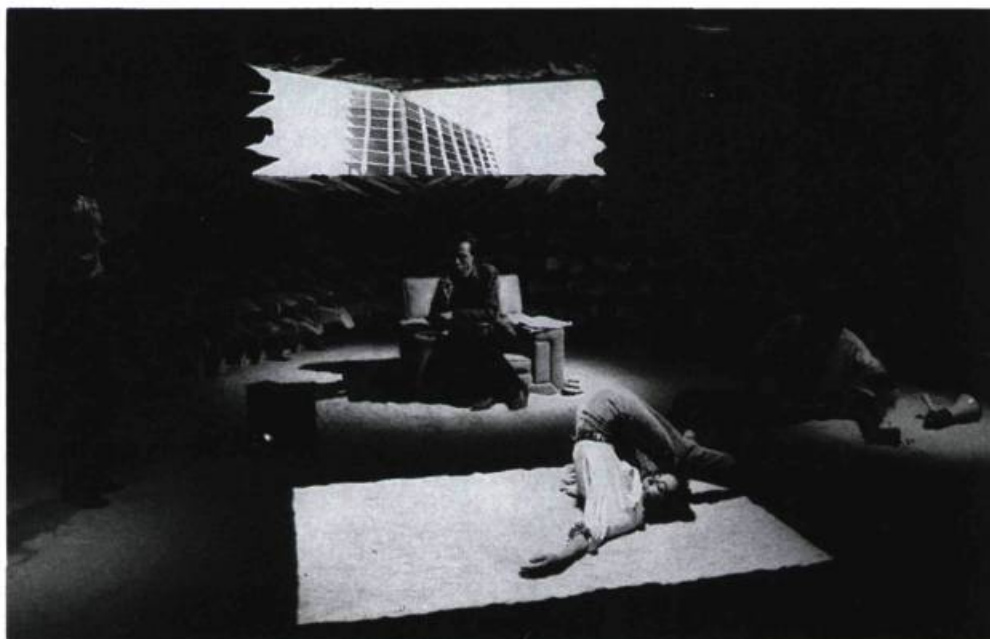
Ce drame de la quête d'une identité nouvelle (la vieille dame sortira finalement de l'atelier vêtue du tailleur, même si ce changement de «peau» ne modifie en rien la démarche lente, étudiée, qu'elle affectait lors de son entrée) nous est servi par deux comédiennes en pleine possession d'une gestuelle douce et poétique, une gestuelle qui en appelle de tout le corps et qui charrie à elle seule toutes les émotions. Ce langage traduit la relation intime et les liens souterrains qui unissent les deux personnages. D'un très beau texte, économe, nous ne retenons pourtant que quelques bribes. C'est à croire qu'ici, les images déploient toute la poésie.

Ce premier spectacle du Contre-Courant a été créé à Québec en mars 1988 et a été joué, depuis, à Vancouver et à Berlin.

«Parcours scénographique — fable urbaine» (version légère/1 tonne)

Texte de Gilles Arteau, avec la complicité de Jean-Pierre Ronfard. Mise en scène : Jacinthe Harvey; conception des images, de la mécanique sonore et de l'installation-décor : Émile Morin; environnement sonore : John Oswald. Avec Sylvie Couture, Pascale Landry, François Marquis et Sylvain Miousse. Production de Recto-Verso, présentée à la Salle n° 6, du 26 au 30 novembre et du 4 au 6 décembre.

L'expression est à la mode mais, cette fois-ci, elle convient parfaitement : l'enfer était bel et bien au rendez-vous de cette version, qualifiée de «légère», de la fable urbaine *Parcours scénographique*. Une



Parcours scénographique
— fable urbaine,
production de Recto-
Verso : «un parcours
qui se veut miroir».
Photo : Patrick Colette.

fable? Plutôt la représentation de l'engluement dans la vie quotidienne des personnages qui se dirigent vers la mort.

Pour imposer avec encore plus de force cet éloge de l'immobilité qui pilote automatiquement et à chaque jour les personnages vers le sommeil, les artisans de Recto-Verso puisent à tous les langages : images, lieux, sons, voix et matériaux. Ces langages recréent un environnement en action, tumultueux, contrastant avec une famille qui gît littéralement dans son quotidien, animée parfois de quelques soubresauts. Un père vissé à son fauteuil (Sylvain Mioussé) et qui rêve à la Papouasie, une mère (Sylvie Couture) vouée corps et âme (s'il lui en reste une...) à la seule plante de son dérisoire jardin, une fille (Pascale Landry) contorsionnée en plein centre de la pièce : voilà la cellule familiale, à laquelle il faut ajouter un fils (François Marquis), dément, dont une crise viendra troubler la routine. L'illusion d'une vaine possibilité d'ouverture sur d'autres mondes nous est donnée par l'utilisation de la vidéo et d'un film qui imposent à haute vitesse un univers de béton froid, étanche, qu'aucun mouvement humain ne peut marquer.

Le spectateur n'est pas que voyeur de ce parcours qui se veut miroir. Il y est plongé, tant par un bruit de fond à la limite du supportable, infligé aux spectateurs par des haut-parleurs situés au-dessus d'eux, que par les voix sur fond de trame sonore qu'il capte aux écouteurs remis à l'entrée. Ces bruits, ces images, cette fureur sont agressants pour les spectateurs. Les personnages, eux, sont dans leur environnement. À la sortie de la Salle n° 6, la décrépitude du bâtiment accroît ce sentiment d'agression. Serons-nous les prochains à rêver à la Papouasie?

«La Rébellion des fourmis»

Texte, scénographie et mise en scène : José-Luis Thénon. Éclairages : André Julien. Avec Daniel Baillargeon, Elisabeth Larsen et José-Luis Thénon. Production de l'Atelier de recherche théâtrale, présentée au studio-théâtre de la faculté des lettres de l'Université Laval du 27 au 29 novembre et du 4 au 6 décembre.

«Fruit d'une réflexion sur la condition humaine» :
la Rébellion des fourmis
de José-Luis Thénon.
Photo : François Bergeron.



L'A.R.T. nous livre un théâtre hermétique dans tous les sens du mot. *La Rébellion des fourmis* est en effet, d'une part, le théâtre d'un affrontement en vase clos et, d'autre part, au centre d'une exploration formaliste d'où l'anecdote est évacuée.

Grand-Frère (José-Luis Thénon) et Petit-Frère (Daniel Baillargeon) s'affrontent au sujet d'un territoire à partager, d'ordres à respecter, du droit de manger. Elle (Elisabeth Larsen), la femme, fuit en elle-même devant cette prédation, d'où il ressort que Grand-Frère n'aspire qu'à la divinité alors que Petit-Frère se résigne, après quelques tentatives de révolte, à sa condition de fourmi. La lourdeur caractérise les relations entre les trois personnages. Le jeu du pouvoir, et sa conséquence, la violence, est poussé à l'extrême : la mort.

Pour seuls éléments de décor, qui suscitent l'angoisse : une cage en bois d'un mètre carré, où Petit-Frère est enfermé, un lit, refuge d'Elle, une pierre de granit, une poulie, un marteau, un poinçon, une grille.

Il n'y a pas ici à proprement parler de dialogue : le texte de José-Luis Thénon, intégrant de nombreux procédés littéraires, ne concourt guère à la compréhension du propos. L'auteur nous avait mis en garde : l'exploration des expressions possibles du pouvoir exclut cette fois «la parole en tant que discours structuré». *La Rébellion des fourmis* est le fruit d'une réflexion sur la condition humaine exprimée par le symbolisme et le jeu très poli des comédiens, mais distille néanmoins un ennui profond que le spectateur se voit forcé de subir. Nous sommes ici en présence d'un théâtre conçu scientifiquement, qui n'est malheureusement pas de consommation publique.

«Simul/Hors les murs II»

Conception et mise en scène : Robert Faguy. Texte improvisé : Gilles Arteau. Performeurs amateurs (participants à un stage) sous la direction de Jean Bélanger; dispositif scénique : Lucie Fradet; musicien : Fabrice Montal. Comédien-performeur : René Edgar Gilbert. Production d'Arbo Cyber, théâtre (?), présentée à la Salle n° 6 les 2 et 3 décembre.

Arbo Cyber, théâtre (?), en préparation de son marathon multimédia dédié à Jean Tinguely, maître-sculpteur des rebuts mécaniques, y est d'abord allé d'un court exercice «hors les murs». Six tranches de vie de treize heures (captées au cours des deux dernières années) sont diffusées en accéléré. Sur la scène, treize comédiens-performeurs exécutent une très lente gestuelle, monotone, chacun devant son écran vidéo. La lassitude est accentuée par l'apport sonore d'un claviériste et par le texte improvisé décrivant la banale routine du quotidien.

Dans cette anti-représentation, que l'on peut qualifier de hors-d'œuvre, l'œil reste sollicité sans cesse par la couleur et le mouvement des vidéos qui explorent le quotidien. Cette routine renvoie à la nôtre. L'œuvre est inspirée par le poème cinématographique *l'Homme à la caméra* de Dziga Vertov.

«Simul/Tinguely»

Conception, mise en scène et caméra : Robert Faguy. Texte improvisé : Gilles Arteau. Scénographie : Lucie Fradet; traitement vidéo : Marie-Josée Houde; traitement sonore : Jocelyn Robert; sculpture : Doyon/Demers. Comédiens-performeurs : Jean Bélanger, Pascale Landry et Sylvain Miousse. Production d'Arbo Cyber, théâtre (?), présentée à la Salle n° 6 le 8 décembre.

C'est dans le marathon de treize heures qu'Arbo Cyber a pu pousser plus en profondeur son exploration des attitudes quotidiennes banales. Cette fois, les sept moniteurs projettent en temps réel les journées de la coiffeuse, de l'étudiant, du pianiste... Devant le public qui peut se promener à sa guise dans cette immense «salle» (presque un étage entier tient lieu d'espace scénique), trois personnages évoluent dans des scènes anodines, quotidiennes. La caméra épie les sculpteurs Hélène

Simul/Tinguely,
«marathon multimédia
dédié à Jean Tinguely,
maître-sculpteur des
rebutés mécaniques».
Production d'Arbo-Cyber,
théâtre(?). Conception,
mise en scène et caméra :
Robert Faguy. Photo :
François Bergeron.



Doyon et Jean-Pierre Demers. Un écran, au fond, nous permet de suivre les transformations de leurs œuvres. Gilles Arteau, de son côté, improvise, commente. Tout cela sur fond de diverses sources sonores...

Dans l'après-midi, le délire s'est installé : les comédiens actionnent un balai à l'aide d'un tambour de sècheuse, joignent perceuse et parapluie, etc. Il s'agissait presque d'un carnaval. En soirée, quelques scènes plus sordides, tel ce tronçonnage d'un mannequin de femme. Les objets manipulés jusqu'alors, et qui s'adaptaient si bien au délire, se tourneront-ils maintenant contre nous? Ce monde de mécanismes mécaniques, auquel Jean Tinguely avait pu lui aussi donner un visage amusant, ne fait maintenant plus rire.

En cela, cette dernière production de la 2^e édition des 20 jours du théâtre à risque ajoute aux teintes sombres qui se sont dégagées au cours de l'événement. Ici et ailleurs, le monde se cherche, et cette quête occupe le devant de la scène. ●